

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 19

Artikel: Le soleil rit aux lilas
Autor: Millandy, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221821>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

un lourd bissac de toile qu'il portait en bandoulière. Il marchait toujours de la même allure, très droit et très ferme.

Les enfants s'en faisaient peur. Sitôt qu'ils l'apercevaient, ils couraient se cacher, ou bien venaient se cramponner à la jupe de leur mère. Même il y en avait, les plus petits, qui à sa vue poussaient les hauts cris, le prenant pour ce Croquemitaine dont on les avait si souvent menacés.

Voici le Père la Vieille !...

Je me souviens toujours de l'effet terrifiant que produisaient ces simples paroles. C'était le signal de la débandade.

Quelques gamins jouaient-ils dans la rue au palet ou aux boutons ? On les voyait s'éclipser comme un vol de moineaux. Sauf les plus hardis, qui se hasardaient à le regarder de loin, chacun déguerpissait.

Lui, au reste, ne paraissait pas s'en soucier, ni même seulement y prendre garde. Quand il traversait un village, il marchait devant lui, sans détourner les yeux ni à droite ni à gauche. Il évitait les hôtelleries et les grandes routes, prenant toujours autant que faire se pouvait, les chemins de traverse qu'il connaissait mieux que personne. Il ne s'arrêtait que dans les fermes et les maisons isolées, pendant le jour pour demander une tasse de lait, le soir pour la couchée. C'était comme un arrangement tacite de part et d'autre ; — pas plus qu'il n'offrait de payer, jamais on ne lui demanda rien pour l'hospitalité ainsi octroyée. Mais en revanche, au moment de partir, il ne manquait jamais d'ouvrir son bissac, et d'en sortir selon l'occurrence soit un petit sachet d'herbes aromatiques, soit de la poudre contre la piqûre des insectes ou la morsure des animaux venimeux ou bien encore quelque onguent préservatif des rhumatismes et autres maladies de ce genre. Et comme depuis longtemps on avait reconnu l'efficacité de ces remèdes, personne ne se faisait prier pour les accepter. On le tenait sinon pour un docteur, du moins pour un *mège*, car dans l'esprit des paysans herbiviste et *mège* n'en font qu'un.

Si le Père la Vieille effrayait les enfants, il en imposait bien autrement aux parents.

Cet homme qu'on ne voyait jamais sourire, ce pauvre dont le parler n'était pas celui d'un campagnard, leur inspirait une sorte de crainte mêlée de respect ; aussi aux repas lui donnait-on le haut bout de la table, et autant par gêne que par politesse on se taisait devant lui. Ce qui achevait de jeter un froid sur les langues qui auraient eu le plus envie de remuer, c'est qu'avant de s'asseoir il faisait trois grands signes de croix. Maîtres et valets le regardaient faire sans mot dire, et du même œil qu'ils eussent considéré un magicien traçant en l'air des signes cabalistiques, car n'étant point habitués à cette dévotion, elle les laissait étonnés et troublés. La ménagère lui coupait une tranche de pain bis, et poussait devant son assiette la terrine de soupe fumante et l'énorme plat de pommes de terre au lard, qui composent l'ordinaire des paysans du Jorat. Le fermier de son côté lui versait un verre de cidre, et le souper s'achevait aussi silencieusement qu'il avait commencé.

Mais dans la maison se trouvait-il un malade ou quelque élopé ? — l'étranger pouvait dès l'abord lire sa bienvenue au logis. Car alors ce n'était pas comme aujourd'hui. Les médecins étaient rares, et les paysans qui pour la plupart répugnaient à les consulter, leur préféraient les apothicaires et les empiriques, aussi ne faut-il point s'étonner de la confiance qu'ils avaient dans les prescriptions du Père la Vieille, qui personnifiait tout à la fois à leurs yeux le type du *mège* et celui du magicien.

Lui-même d'ailleurs, sans qu'on l'y invitât, s'approchait du lit des patients, et avec un ton d'autorité qui prévenait toute réplique, ne tardait pas à avoir raison de leur obstination ou de leur timidité. Si nettes, incisives étaient ses questions, et si pénétrant son regard, que ceux-ci jugeant qu'il avait le don de lire dans leurs pensées, ne doutaient pas de sa perspicacité médicale.

Puis il faut bien croire que le mystère qui l'enveloppait, autant que l'étrangeté de son accoutrement, et plus encore celle de son visage, étaient pour beaucoup dans le prestige qu'il exerçait sur eux.

Son diagnostic était sûr. Pas plus qu'il n'hésitait à se prononcer sur la maladie, il n'était jamais embarrassé sur le choix des médicaments. Les ordres à ce sujet, tombaient comme ses paroles, clairs et précis.

Un homme étrange, et que son grand savoir rendait encore plus effrayant.

Fractures, bras foulés, nerfs déplacés, rhumatismes, fièvres, engorgements, il soignait tout ; — aussitôt qu'on le savait logé dans quelque ferme, on lui menait les impotents, avec les misères de toutes les habitations à la ronde.

La cuisine en était bientôt encombrée.

Les mères y apportaient leurs marmots, les perclus y arrivaient clopin-clopant, du mieux qu'ils pouvaient.

Assis à côté de l'âtre, sous le manteau de la vaste cheminée où, suspendus à des perches s'alignaient les lards et les jambons, le Père la Vieille tenait ses consultations. Droit comme une barre sur sa chaise de bois, sa figure sérieuse plus accentuée par les reflets dansants de la flamme crépitant sous la chaudière, il ressemblait à quelque roi de légende tombé par aventure chez des villageois.

Sa main, bien que hâlée, était belle, les doigts fins et déliés, et il avait une délicatesse de toucher qui étonnait les malheureux. Cette douceur contrastait avec sa voix qui ne s'adoucisait jamais, et son regard qui gardait toujours la même fixité impérieuse.

Il va sans dire que beaucoup le tenaient pour quelque peu sorcier, comme il était aussi venu à l'idée de quelques-uns que ce pouvait être le Juif Errant... Ceux qu'il avait guéris, auraient bien voulu être renseignés là-dessus, car le mystère qui pesait sur cet Esculape muet comme la tombe sur tout ce qui le concernait, ne laissait pas que de les intriguer, et d'agiter leur esprit.

Quoiqu'il en fût, printemps après printemps, automne après automne, ramenaient invariablement le Père la Vieille. Comme il ne s'écartait jamais beaucoup des mêmes chemins, il était devenu l'habitué des campagnes qu'il traversait. Ceux qui avaient des malades, calculant à peu de jours près le moment de son retour, le guettaient au passage. Les guérisons par lui opérées, lui avaient valu une renommée qui se traduisait par des signes non équivoques de considération. On ne le traitait plus en étranger, mais on le saluait avec respect ; et ceux qui le voyaient s'approcher de leurs demeures, sortaient au-devant de lui pour l'inviter à y entrer, ou pour lui offrir du lait.

Sans se départir jamais de son laconisme ou de sa réserve, il accueillait avec une satisfaction visible ces témoignages de cordialité, puis il repartait comme il était venu, du même pas égal et rapide.

Vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où pour la première fois les gens du Jorat avaient vu le Père la Vieille traverser leurs campagnes, lorsque l'automne déjà avancé, plusieurs remarquèrent qu'il n'avait pas encore passé. Nul ne l'avait aperçu, preuve qu'il était en retard, ce dont on pouvait s'étonner, et non sans raison, attendu que dans ses migrations périodiques, il avait la régularité d'un balancier.

On approchait de la mi-novembre. Après un froid glacial, rafales et bourrasques, la neige était venue. Elle tombait en tourmente, épaisse et drue, couvrant les haies, encombrant les chemins. L'hiver prenait ses quartiers, brutalement, par droit de conquête ; et tandis que sous les toits, les moineaux criaient famine, au dedans des poêles ronflaient, et chacun de se blottir autour. Cela dura ainsi trois à quatre jours, — une *cramine* !

La bise continuait à souffler, mais peu à peu néanmoins le ciel parut s'éclaircir. Les hommes commencèrent à se répandre au dehors, les uns pour vaquer à leurs affaires, les autres pour ou-

vrir les chemins. Le premier matin, deux d'entre eux, un fermier et son fils obligés de se rendre de bonne heure à la paroisse, ne furent pas peu effrayés lorsqu'ils arrivèrent sur le plateau, et ne reconnaissant sous la neige la forme d'un corps humain étendu en travers du chemin.

Comme ils s'efforçaient de le soulever, une exclamation de terreur s'échappa de leurs lèvres.

C'était le Père la Vieille, raide et gelé...

Combien de nuits avait-il passé sous ce limon rigide ? Personne n'était là pour le dire.

L'autorité prévenue procéda à la levée du davre.

Sur lui on trouva une vieille bourse de cuir avec quelques francs qui suffirent à couvrir les frais d'enterrement ; — mais aucun papier, rien qui pût mettre sur la trace de son identité, car tout donnait à croire que le vieux passager où il était inscrit sous le nom de « Jean la Vieille herboriste, de Goron, Haute-Savoie », n'était pas le sien.

Sous sa houppelande il portait un cilice. Sur son bras droit un tatouage finement exécuté représentait une tête de mort, — et sur sa poitrine posait un médaillon en or, renfermant une boîte de cheveux noirs, autour de laquelle était gravé en langue russe un seul mot : *Expiation*.

Le secret de sa vie errante mourait avec lui.

Mari

LE SOLEIL RIT AUX LILAS

*Le soleil rit aux lilas,
Le lilas sourit aux roses,
Adieu, neiges et frimas !...
Le soleil rit aux lilas !
Devant l'éclat d'un beau jour
S'effacent les jours moroses.
Viens nous-en parler d'amour,
Au milieu de l'amour des choses.*

*Un jour, les lilas
Passeront-ils pas ?
Et les roses, las !
Comme les lilas !*

*Devant l'éclat d'un beau jour,
S'effacent les jours moroses,
Viens nous-en parler d'amour
Au milieu de l'amour des choses.*

*Ah ! que peu dure ce temps,
Où vivent lilas et roses !...
C'est l'automne, adieu printemps !
Ah ! que peu dure ce temps !
Et combien d'amours, hélas !
Ainsi que les fleurs écloses,
Meurent avant les lilas,
Et se fanent avant les roses...*

*Les pauvres amants,
Toujours font serments
De s'aimer longtemps,
Longtemps... les amants !*

*Et combien d'amours, hélas !
Ainsi que les fleurs écloses,
Meurent avant les lilas,
Et se fanent avant les roses...*

*Mignonne, le crois-tu pas,
Ce serait bien folle chose,
Vouloir sauver du trépas
L'amour qui meurt aux frimas !
Les saisons du gai printemps
En seront-elles moins closes,
Quand nous aurons des autans
Sawé des lilas et des roses ?...*

*Adieu les lilas
Et les roses las !
Tout meurt, ici-bas,
Amours et lilas !*

*Les saisons du gai printemps
En seront-elles moins closes,
Quand nous aurons des autans
Sawé des lilas et des roses ?...*

Georges Millandy.

A table d'hôte. — Un plat circule. Le garçon se l'insinuant :
— Monsieur veut-il des pieds de cochon ?
— Non, merci, mon ami, j'en ai...